

# Deux figures légendaires du sport:

## Johan Cruijff et Eddy Merckx

Le football et le cyclisme sont, en Belgique bien sûr et particulièrement en Flandre, mais aussi aux Pays-Bas, les sports les plus populaires. Seul le patinage pourrait éventuellement rivaliser avec eux, quand on monte plus au nord, en Hollande. Ard Schenk a régné en son temps sur les hivers des Pays-Bas gelés et il est arrivé au prince Willem-Alexander de participer, quasiment incognito, à la légendaire *Elfstedentocht* (Course des onze villes). Patinage l'hiver, cyclisme l'été et, de plus en plus, au printemps et en automne.

Partout aux Pays-Bas, on utilise la bicyclette. C'est surtout dans le sud du pays et dans les enclaves catholiques d'Amsterdam et des environs que le cyclisme fut pratiqué en tant que discipline sportive. Gerrie Kneteman était alors un as. Les champions de l'époque s'appelaient aussi Hennie Kuiper, Jan Raas et le spécialiste des courses par étapes, Joop Zoetemelk. Tous les quatre remportèrent au moins une fois le titre de champion du monde sur route. Ce titre est la distinction suprême pour un coureur cycliste, un honneur qui était auparavant échu à Jan Janssen. En cyclisme sur piste, des titres équivalents vinrent récompenser Gerrit Schulte, Arie van Vliet et Jan Derksen, sportifs de la génération de la guerre. Mais aucun d'eux ne fut le roi incontesté du vélo. En d'autres termes, aucun d'eux n'est devenu une légende vivante comme Johan Cruijff (° 1947), qui reste une figure mythique même après la fin de sa carrière. Cruijff le footballeur, l'inaccessible, l'inégalé sur les terrains des Pays-Bas et de bien d'autres pays. Johan Cruijff est la Gloire des Pays-Bas en chaussures à crampons, le numéro 1 incontestable (dossier 14!) du football, sport national numéro un.

### Un cannibale en Belgique

Nous reviendrons sur le phénomène et la personnalité de Johan Cruijff, mais franchissons d'abord la frontière, à bien des égards symbolique, qui sépare les Pays-Bas de la Belgique. Encore le football, beaucoup de football, avec une équipe nationale plus «belge» que n'importe quel autre groupe ou mouvement dans le pays. Avec des champions d'hier et d'aujourd'hui; dans l'ordre, Jef Mermans, Rik Coppens, Paul van Himst, Wilfried van Moer, Jan Ceulemans, Jean-Marie Pfaff.

Par l'intérêt qu'il suscite et le nombre de pratiquants, le football est sans aucun doute le premier sport de Flandre. Mais quel footballeur a jamais eu, en Belgique, le statut d'un Johan

Crujff? Aucun! Pol van Himst s'en approche, mais il n'a plus guère d'importance sitôt franchies les frontières. Rik Coppens était le plus génial, un vrai George Best avant la lettre. Jef Mermans fut, du temps de l'entraîneur Bill Gormlie, la locomotive et l'artisan des succès à venir d'Anderlecht et de l'équipe nationale au début des années 1950, mais il est aujourd'hui, bien injustement, tombé dans un oubli presque total.

Il n'y a donc pas de Crujff en Belgique. Ce n'est pas un footballeur qui est devenu l'emblème de toute une nation mais, à la différence des Pays-Bas, un coureur cycliste. Il s'agit naturellement d'Eddy Merckx (°1945). Le meilleur coureur du pays, de toutes les générations, de tous les pays, surnommé avec respect «le cannibale» pour son insatiable appétit de victoires et son palmarès réellement inégalé car il a gagné toutes les compétitions qu'il voulait gagner, une fois, deux fois, ou plus encore. En Belgique, quand on évoque les Trois Grands, il éclipse, sans contester les deux autres: Rik van Steenbergen et Rik van Looy. Le combat acharné, qui, d'une génération à l'autre, les a opposés aux autres coureurs, mais aussi entre eux, leur a assuré à tous trois une extraordinaire popularité. L'enthousiasme se muait en passion et les supporters connaissaient une euphorie que les footballeurs n'avaient jamais réussi à éveiller chez leurs admirateurs. Le cyclisme était et demeure pour beaucoup le sport le plus profondément ancré dans l'esprit - certains disent l'âme - du peuple. Par sa combativité, Rik van Looy était avant tout le coureur qui parlait au cœur des Flamands défavorisés, si bien que les gens du peuple, à l'exemple de la presse cycliste populaire, proclamèrent ce fils de la Campine «Empereur d'Herentals» ... jusqu'à ce que Merckx arrive de Bruxelles pour s'emparer du trône. Eddy Merckx, le Belge par excellence, originaire du Brabant flamand, «bruxellisé» et devenu le champion de tous les Belges. Leur icône.

Johan Crujff et Eddy Merckx, les figures emblématiques des Pays-Bas et de la Flandre dans le domaine sportif. Ils le sont même tellement qu'il ne saurait être question de faire un choix ou d'exprimer une préférence. Tous les deux, ils se sont imposés à nous, les spectateurs comme les supporters. Leurs rivaux ont dû s'y faire aussi; leurs contemporains mais également ceux qui les avaient précédés ou qui les ont suivis. Bien entendu, nous restons à l'échelle du pays, car si Crujff fait partie des plus grands joueurs européens, en compagnie, entre autres, de Beckenbauer et de Platini et approche à ce titre le niveau des champions mondiaux, il figure néanmoins derrière Pelé, Di Stefano ou Maradona. Aux Pays-Bas, il est talonné par Van Basten, Gullit et Cie, mais il distance Lenstra et Wilkes.

Merckx est le meilleur mondialement dans sa discipline, mais celle-ci n'a pas la même audience planétaire que le football. Dans le cyclisme, la concurrence est moins serrée parmi les meilleurs, mais ce qui est phénoménal dans le personnage d'Eddy Merckx, c'est qu'il a toujours été lui-même son plus grand adversaire. Gagner n'était jamais suffisant, il fallait toujours gagner encore plus, si possible avec une plus grande avance et, même dans la défaite, jamais il ne s'inclinait devant ce démon en lui, cet autre Merckx diabolique qui ne pouvait admettre l'échec. Avant tout, Merckx était un sportif tourmenté, en lutte contre lui-même, avec ses doutes dans la victoire et dans l'échec, car être satisfait n'était pas dans sa nature: il lui semblait toujours qu'il aurait pu faire mieux.

## Le footballeur - sauveur

Le cas de Cruijff est différent. Ce n'est pas un anxieux comme Merckx. Il affiche son assurance et provoque les autres, cherche le conflit, pour en ressortir vainqueur. Comme joueur, c'était déjà sa tactique, y compris avec ses coéquipiers de l'*Ajax* ou de l'équipe nationale dont il a pratiquement chassé des joueurs au caractère moins bien trempé, comme le gardien de but Jan van Beveren ou le buteur brabançon Van der Kuylen. Les arbitres aussi eurent la vie difficile avec «Jopie», comme on l'appelait dans le milieu. Avant que le mot «bobo» soit inventé pour désigner les dirigeants de ligues et de clubs, Johan Cruijff s'était déjà rebellé contre ce genre d'autorités: il avait laissé écrire dans une interview «qu'il n'avait encore jamais pris Jaap van Praag, le président de l'*Ajax*, en flagrant délit de vérité». Plus tard, comme entraîneur, la manière orgueilleuse dont il imposait ses conceptions pouvait avoir sur certains joueurs, même les plus réputés, un effet tellement déstabilisant qu'ils en devenaient malades et décidaient de partir. Ce fut le cas de Frank Rijkaard, qui garda pourtant du respect pour les idées et la personne de Johan Cruijff.

Cette intelligence et ce comportement têtus, Cruijff les a développés à Betondorp, un quartier de la périphérie d'Amsterdam. Un gamin des rues qui perd jeune son père et doit partir avec sa mère s'installer un peu plus loin, près du stade attitré de l'*Ajax* jusqu'à la fin des années 1990, *De Meer*. Un garçon malingre dans les années 1950, néanmoins membre de la première équipe de l'*Ajax* à 17 ou 18 ans. Il prodigue indications et conseils, rapide et habile à esquiver les adversaires, avec un sens incroyable - on pourrait dire une intuition - de l'utilisation de l'espace. Sans compter les commentaires, le bavardage sur le terrain, les théories inapplicables après coup. Son insolence d'adolescent ne l'a jamais quitté, elle l'a accompagné partout, de l'*Ajax* d'Amsterdam au FC Barcelone, et retour. Il est resté en toutes circonstances un vrai gamin d'Amsterdam, contemporain des provos contestataires d'alors, mais plus gars du peuple, un type qui n'a jamais fait d'études mais qui est aussi - sinon plus - malin que les autres. Un rebelle à sa manière. En y réfléchissant, il semble bien que «Cruijffie», comme l'appellent ses fans, ait participé à un tournant de la société. Johan était le symbole des soupirs et des aspirations d'une jeune génération rebelle. Avec le ballon pour arme, l'adresse comme signe particulier, le culot à l'avenant et le sens de la répartie qui va avec pour décrocher ce que lui et sa génération ambitionnaient: l'argent et la considération. Et dans son cas, le prestige et, qui sait, une statue. Le Footballeur. Le Sauveur; en espagnol El Salvador. Le problème avec cette statue: il faudrait qu'elle soit mobile, aussi mobile que Johan en chair et en os.

## Le «cruijffien»

Même si Johan Cruijff devenait centenaire, il restera toujours un jeune footballeur. Maintenant qu'il a bien passé la cinquantaine, le gamin des rues rayonne encore sur son visage. Dans ses yeux surtout. Mais les tics nerveux qui, presque à chaque seconde, précèdent ou suivent le débit rapide de sa parole, trahissent aussi sa vitalité. Il n'est plus entraîneur et ne joue plus nulle part un rôle actif, mais il

est encore concerné par le jeu, de la tête aux pieds. Il *est* ce football et, quoiqu'il s'imagine - il prétend s'y connaître en tout - Johan Crujff a surtout l'intelligence du football. Sa grande intelligence de jeu repose sur deux choses: sa rapidité de pensée et d'action, c'est-à-dire son habileté, et l'intuition, ce sens presque infaillible de l'occupation du terrain. Être en avance sur les autres, devancer les problèmes ou les résoudre, être le premier devant ou faire un pas de côté. Tout ceci est en lui, il l'a appris tout jeune et l'a aiguisé comme joueur à l'*Ajax* et à Barcelone, à l'*Ajax* de nouveau et aussi à *Feyenoord*. Et partout il a gagné titres et coupes. Sauf avec l'équipe nationale car c'est l'Allemagne, pays organisateur, qui remporta la finale de la Coupe du monde 1974. Ce fut comme si son intelligence du jeu l'avait soudain abandonné. Comme ce doit avoir été le cas lors de son match d'adieu avec l'*Ajax*: une défaite 0 à 8 (!) contre le Bayern de Munich. A nouveau, ce sont les Allemands qui lui ont infligé une correction. Ils n'ont pas pu cependant lui confisquer ses trois Coupes d'Europe. Plus tard, comme entraîneur de Barcelone, sur les traces de son ancien mentor Rinus Michels, il a encore décroché des titres nationaux et la plus haute distinction européenne. Même s'il a eu là aussi son lot de conflits et d'échecs. Au fil des ans, son intuition s'est mêlée de rancune, et cela donna un Crujff senior têtu et caustique. On le remarque bien dans ses commentaires, lorsqu'il intervient comme consultant pour la télévision néerlandaise. Des tas de gens aux Pays-Bas et en Belgique s'amusent de le voir s'enthousiasmer ou se mettre en boule, bien que presque tout le monde finisse par décrocher; cela tient aussi à son langage absolument unique, impossible à suivre et en partie incompréhensible. Le «crujffien». Crujff, l'inventeur d'un langage «footballistique» très personnel.

### La force tranquille

Revenons maintenant à Eddy Merckx. Il est, d'abord, beaucoup plus inhibé dans son expression orale, mêlant deux des trois langues officielles de la Belgique, le français et le néerlandais. Il est l'aîné d'une famille flamande, plus précisément brabançonne, amenée par les péripéties de la guerre à déguerpir de son village pour la capitale inconnue. A la maison, on parle le dialecte, un peu le français et, à l'école, exclusivement le français. Le futur champion cycliste a hérité du caractère fermé de son père. «Pas de mots, des actes», telle était sa devise. Une ambition d'autant plus forte qu'elle était silencieuse. Débutant, il est champion de Belgique, champion du monde amateur, trois fois champion du monde professionnel, multiple vainqueur de pratiquement toutes les classiques; il a remporté cinq fois le Tour de France et le *Giro* italien, les deux compétitions les plus prestigieuses du cyclisme international.

Son palmarès, cette liste de performances unique, en dit long. Eddy Merckx est le plus grand coureur cycliste de tous les temps, c'est universellement admis. On peut l'affirmer, il surpasse tous les autres par ses résultats et par la manière dont il les a obtenus: dans une impulsion irrésistible pour, avant tout, se surpasser lui-même. Peut-être l'illustre Fausto Coppi, petit héros de la guerre devenu campionissimo, possédait-il un rayonnement plus magique, peut-être y avait-il quelque chose d'encore plus tragique dans son visage de martyr. La fragile mécanique de son corps n'a résisté que durant 40 ans. Épuisée par la maladie et la fièvre.

Eddy Merckx, lui, est rongé par la fièvre de la course. Il a battu à peu près tous les records et a poussé son corps et son âme jusqu'à l'extrême. Merckx faisait sans cesse reculer les bornes, jusqu'à ce qu'il ne puisse dépasser ses propres limites et arrête la compétition à l'âge de 32 ans. L'esprit pouvait se transcender, mais plus le corps.

Merckx naquit juste après la guerre, deux ans à peine avant la venue au monde de Cruijff. L'un grandit à Bruxelles, l'autre à Amsterdam. Un peu comparables, et néanmoins totalement différents. Merckx était issu d'une famille de la classe moyenne et les perspectives d'avenir des enfants étaient de dépasser cette condition. Il fallait pour cela faire des études et le fils aîné, Eddy, s'y attela mais abandonna assez rapidement, afin de pouvoir courir. Le petit Cruijff perdit tôt son père et appartenait à un milieu socialement plus modeste. Il n'était pas question d'études pour lui; plutôt la rue que l'école. «Jopie» a trimbalé ça toute sa vie, pas «Eddie» (variante orthographique de Eddy). C'est pourquoi il s'est toujours tenu davantage sur ses gardes, très réservé dans ses propos. Jamais personne ne l'a surpris à fanfaronner. Même si, dans toute sa grandeur, il n'a pas toujours été compris par tout le monde, ni à plus forte raison glorifié ou porté aux nues.

## Belgitude

Assez tôt, Merckx a suivi sa propre voie, bien avant de devenir le Belge de Bruxelles, le symbole national de la belgitude. Gagner était son but et il y est parvenu merveilleusement, si ce n'est sans effort. Sous la protection de l'ancien champion flamand Félicien Vervaecke puis sous l'aile du manager Jean van Buggenhout, il se hissa au plus haut niveau, réglant leur compte, chemin faisant, à ses rivaux souvent un peu plus âgés et contestant sa suprématie à Rik van Looy, le coureur le plus populaire à son époque, en partie à cause de son caractère. Eddy Merckx était différent de Rik van Looy; au moins aussi combatif mais moins friand des applaudissements du public. Merckx roulait pour gagner. Un point c'est tout. Ce que cela lui rapportait, il le voyait après. Sa motivation n'était pas tant la faveur populaire que son ambition démesurée. Cela s'est traduit par tant de victoires qu'il mit, pourtant, la foule à genoux. Sa popularité naquit sans doute au moment où, à peine âgé de 24 ans, il allait remporter le Tour d'Italie pour la seconde fois, mais fut prématurément renvoyé dans ses foyers pour une obscure affaire de dopage. La réaction du public frisa l'émeute, la haute société se saisit de l'affaire et la plus haute instance cycliste, l'UCI, revint sur sa suspension, de sorte que le champion blessé dans son cœur pût encore participer au Tour de France. Et cette première participation se solda immédiatement par une retentissante victoire, la première victoire belge dans le Tour depuis 30 ans; c'était en 1969, 30 ans après le triomphe de Sylvere Maes, le dernier vainqueur d'avant-guerre. Ce jour-là, le pays était sens dessus dessous, ce même jour où un homme (l'autre Armstrong!) posait le pied sur la lune. Rien de moins qu'un ministre alla chercher à Paris, en avion officiel, le nouveau «Héros national».

Tout le reste était oublié, les récents déboires italiens ou la pénible controverse provoquée autrefois par son mariage, célébré en français, avec sa compagne Claudine Acou, fille d'un ancien ... coureur cycliste. Pourtant, le destin frappa à nouveau en cette même fin d'été. Durant un

critérium sur piste derrière derny, son entraîneur Fernand Wambst chuta sur un collègue lui-même au sol, et se tua sur le coup. Eddy Merckx, pour sa part, fut sérieusement blessé au dos et dut endurer pendant toute la suite de sa carrière des douleurs infernales. Il souffrait surtout pour grimper, ce qui explique que sa supériorité s'effritait plutôt dans la montagne qu'en terrain plat. Eddy Merckx était capable de résister aux plus violentes souffrances; on a pu le constater durant et après sa tentative réussie de record mondial de l'heure, sur la piste de Mexico en 1972. Jamais il n'avait été aussi exténué. Peut-être Eddy Merckx est-il le coureur cycliste qui s'est donné le plus, mentalement et physiquement, sur son vélo. Mais qui a donc, aussi, le plus gagné. *No pain, no gain*. Au sens absolu du terme. Aussi longtemps qu'il a pu il s'est opposé à tout et à tout le monde. Roger de Vlaeminck et Freddy Maertens l'ont harcelé sur ses propres terres, ils l'ont touché et blessé parfois, mais ils n'ont jamais pu le contraindre à capituler.

«Le plus grand» n'est parti qu'à son heure. Lui et lui seul en a décidé. Il a un grand fils, Axel, qui est coureur professionnel, une fabrique de cycles et des amis d'autrefois qui roulent maintenant devant lui. Eddy Merckx, naguère coureur divin, aujourd'hui tel un bouddha sur son vélo.

**Jan Wauters**

©Jan Wauters / Stichting Ons Erfdeel